

INTRODUCTION

En 1969, j'avais treize ans. À l'heure où l'homme foulait pour la première fois le sol de la Lune, je me trouvais en Italie où je passais un été extraordinaire. Mes parents avaient loué, sur la côte toscane, une villa perchée sur un promontoire rocheux surplombant les eaux de la Méditerranée. Avec mes deux frères, nous passions notre temps sur des sites archéologiques, quand nous ne nagions pas dans une petite anse, à l'ombre du château du xv^e siècle où le compositeur Puccini avait écrit la partition de *Turandot*. Entre deux séances de plongée dans les rochers, nous faisons cuire des pieuvres sur la plage et ramassons de vieux tessons de poteries romaines. C'est ainsi que j'ai trouvé, dans un vieux poulailler, le col d'une amphore vieille de deux mille ans sur lequel on déchiffrait, à côté d'un trident stylisé, les lettres SES, dont les archéologues m'ont expliqué qu'elles correspondaient aux armes des Sestius, une famille de riches commerçants de la jeune République romaine. Et c'est dans un café malodorant, sur l'écran vacillant d'un vieux téléviseur en noir et blanc, que nous avons vu Neil Armstrong poser le pied sur la Lune, sous les hourras des pêcheurs et des dockers locaux qui s'embrassaient, les larmes aux yeux, en criant : « *Viva l'America ! Viva l'America !* »

Depuis cet été-là, j'ai toujours su que je vivrais un jour en Italie.

Par la suite, je me suis lancé dans une carrière de journaliste et d'auteur de romans à suspense. En 1999, je retrouvai

l'Italie pour un reportage effectué à la demande du *New Yorker*. Le rédacteur en chef m'avait commandé un article sur le mystérieux peintre Masaccio, père de la Renaissance et auteur des remarquables fresques de la chapelle Brancacci de Florence, dont la rumeur dit qu'il est mort empoisonné à l'âge de vingt-sept ans. Par un soir glacial de février, je me souviens d'avoir appelé ma femme Christine depuis ma chambre d'hôtel des bords de l'Arno afin de lui demander si elle était prête à s'installer à Florence. Elle a répondu oui. Dès le lendemain matin, je prenais contact avec une agence immobilière et me mettais en quête d'un appartement. Deux jours plus tard, j'en dénichai un au dernier étage d'un *palazzo* du xv^e siècle pour lequel je m'empressai de verser une caution. Mon métier d'auteur m'autorisait à vivre n'importe où, alors pourquoi pas Florence ?

En arpentant la ville au cours de cette semaine froide de février, je m'appliquai à jeter les bases du roman dont je comptais entreprendre l'écriture dès que nous aurions déménagé. Inspiré par le décor de Florence, je décidai que l'intrigue tournerait autour d'un tableau disparu de Masaccio.

Christine et moi nous sommes installés en Italie le 1^{er} août 2000, avec nos deux enfants, Isaac et Aletheia, respectivement âgés de cinq et six ans. Nous avons habité dans un premier temps l'appartement que j'avais loué sur la piazza Santo Spirito avant de nous installer à la campagne, dans un petit village baptisé Giogoli, au sud de Florence. Nous vivions dans une vieille ferme à flanc de colline, perdue au milieu de champs d'oliviers, tout au bout d'un chemin de terre.

J'ai rapidement entamé les recherches pour mon nouveau livre. Comme il s'agissait d'un roman policier, il me fallait tout savoir des méthodes de la police italienne, de ses techniques d'enquête. Un ami italien m'a alors donné le nom de Mario Spezi, un journaliste florentin réputé, spécialisé dans les affaires criminelles, qui travaillait depuis plus de vingt ans à la *cronaca nera*, la rubrique des faits divers, du quotidien toscan *La Nazione*. « Il en sait plus sur la police que la police elle-même », m'avait-on dit.

C'est ainsi que je me suis retrouvé un jour assis en face de Mario, dans l'arrière-salle sans fenêtre du Caffè Ricchi, sur la piazza Santo Spirito.

Spezi était un journaliste de la vieille école, à la fois pince-sans-rire, spirituel et cynique, avec un sens de l'absurde particulièrement développé. Rien ne le surprenait plus dans la nature humaine, même la dépravation la plus absolue. Son beau visage buriné, surmonté d'une épaisse tignasse poivre et sel, était éclairé par deux yeux vifs qui brillaient d'un éclat marron derrière ses lunettes à monture dorée. Avec son imperméable et son chapeau à la Bogart, on aurait dit un personnage tiré des romans de Raymond Chandler. Mario s'est d'ailleurs révélé grand amateur de blues, de films noirs et de Philip Marlowe.

La serveuse est arrivée avec deux expressos et deux verres d'eau minérale sur un plateau. Spezi a recraché un épais nuage de fumée, écarté sa cigarette et vidé son café d'un trait avant d'en commander un autre et de tirer une nouvelle bouffée de sa gauloise.

La conversation s'est engagée, Spezi s'appliquant à parler lentement par égard pour mon italien exécrationnel. Je lui ai décrit en quelques mots l'intrigue de mon roman dont l'un des protagonistes est un officier des *carabinieri*, puis je l'ai interrogé sur ces derniers. Tandis que je prenais des notes, Spezi me détaillait le fonctionnement des carabinieri, m'expliquant en quoi il différait de celui de la police, s'attardant sur leurs spécificités. Il m'a également promis de me présenter à l'un de ses vieux amis, colonel chez les carabinieri. De fil en aiguille, nous en sommes venus à parler de l'Italie, jusqu'au moment où il m'a demandé où j'habitais.

— Nous avons loué une ferme dans un village qui s'appelle Giogoli.

Spezi a haussé les sourcils.

— Giogoli ? Je connais très bien. Où exactement ?

Je lui ai indiqué l'adresse de la ferme.

— Giogoli... Un beau village avec une longue histoire, et trois lieux d'importance que vous connaissez peut-être déjà.

Comme ce n'était pas le cas, Spezi m'en a dressé la liste avec un petit sourire. Le premier était la Villa Sficiata, où avait vécu l'un de ses ancêtres, Amerigo Vespucci. Navigateur, explorateur et cartographe d'origine florentine, Vespucci a été le premier à comprendre que son ami Christophe Colomb avait découvert un continent inconnu en croyant aborder les rivages de l'Inde ; c'est surtout lui qui a donné son nom à ce Nouveau Monde, Amerigo se disant Americus en latin. Le deuxième lieu était une autre villa, baptisée I Collazzi, dont la façade était attribuée à Michel-Ange ; le prince Charles et la princesse Diana y avaient séjourné un temps, c'est même là que le prince avait réalisé plusieurs de ses célèbres aquarelles représentant la campagne toscane.

— Et le dernier ? ai-je demandé.

Spezi a affiché un large sourire.

— C'est le plus intéressant des trois. Et il se trouve à deux pas de chez vous.

— Mais il n'y a rien à côté de chez moi, à part un champ d'oliviers.

— Précisément. C'est dans ce champ qu'a été perpétré l'un des meurtres les plus horribles de toute notre histoire. Un double assassinat commis par le Jack l'Éventreur italien.

En tant qu'auteur de romans policiers, j'étais particulièrement intrigué.

— Je lui ai même donné un nom, a poursuivi Spezi. Je l'ai baptisé *il Mostro di Firenze*, le Monstre de Florence. J'ai suivi toute l'enquête. À *La Nazione*, mes collègues m'appellent le « Monstrologue », a-t-il ajouté en éclatant d'un rire espiègle, laissant échapper la fumée de sa cigarette.

— Parlez-moi un peu de ce Monstre de Florence.

— Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Jamais.

— Personne ne connaît cette histoire en Amérique ?

— Personne.

— Je suis d'autant plus surpris que c'est une affaire très *américaine* et que la police a même fait appel au FBI. Plus précisément à l'Unité de science du comportement rendue

célèbre par Thomas Harris. Harris a assisté en personne à l'un des procès du Monstre, on le voyait prendre des notes sur un petit carnet jaune. On dit qu'il se serait inspiré du Monstre de Florence pour le personnage d'Hannibal Lecter.

J'étais de plus en plus intéressé.

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

Le temps de vider son second espresso et d'allumer une gauloise, et Spezi a entamé son récit, enveloppé d'un nuage de fumée. Alors qu'il entrait dans les détails, il a sorti de sa poche un bloc et un stylo en or patiné afin d'illustrer son histoire par des petits croquis. Le stylo courait sur le papier, dessinant des cercles, des flèches, des cadres et des pointillés reliant entre eux les suspects, les meurtres, les arrestations, les procès et les impasses dans lesquelles s'était régulièrement fourvoyée l'enquête. C'était une affaire compliquée et il s'exprimait d'une voix douce, remplissant peu à peu la page de son bloc.

Tandis que je l'écoutais attentivement, ma surprise initiale a cédé la place à l'effarement. En tant que spécialiste du roman noir, je me pique d'être fin connaisseur des grandes affaires criminelles, mais il faut bien reconnaître que l'histoire du Monstre de Florence dépassait toutes les autres. Sans exagération aucune, je reste persuadé que cette affaire est peut-être – j'insiste sur le « peut-être » – l'enquête criminelle la plus extraordinaire de tous les temps.

Entre 1974 et 1985, sept couples – soit quatorze personnes – ont été assassinés alors qu'ils faisaient l'amour dans leur voiture au milieu des collines qui entourent Florence. L'affaire aura donné lieu à l'enquête criminelle la plus longue et la plus coûteuse de toute l'histoire italienne. Près de cent mille suspects ont été entendus, dont plus d'une douzaine ont été arrêtés avant d'être relâchés dès que le Monstre décidait de frapper de nouveau. Plusieurs dizaines de personnes ont vu leur vie basculer à cause de rumeurs et de fausses accusations. Les Florentins qui ont grandi à l'époque de ces crimes disent tous que leur ville s'en est trouvée bouleversée à jamais. L'affaire aura provoqué des suicides, entraîné des

exhumations, fait naître des soupçons d'empoisonnement. Des morceaux de corps humains ont été acheminés par la poste, les cimetières ont servi de cadre à des séances de spiritisme, sans parler des procès, des faux indices et des vendettas judiciaires qui ont suivi. L'enquête, telle une tumeur maligne, a fini par se propager à travers le temps et l'espace jusqu'à métastaser ailleurs, avec de nouvelles investigations à la clé, de nouveaux juges, de nouveaux enquêteurs, de nouveaux procureurs, de nouveaux suspects, de nouvelles arrestations, de nouvelles existences détruites à jamais.

Échappant à la plus longue chasse à l'homme de toute l'histoire de l'Italie moderne, le Monstre de Florence n'a jamais été appréhendé. Lorsque je me suis installé en Italie en 2000, l'affaire n'avait toujours pas été élucidée et le Monstre était encore en liberté.

Spezi et moi sommes devenus amis après cette première rencontre, et je n'ai pas tardé à me passionner pour l'affaire. Au printemps 2001, nous avons décidé de découvrir la vérité et de mettre la main sur le vrai coupable. Ce livre est le récit de notre enquête et de notre rencontre avec celui dont nous pensons qu'il est peut-être le Monstre de Florence.

Spezi et moi avons été rattrapés par l'affaire en cours de route. J'ai notamment été accusé de complicité de meurtre, de détournement de preuves, de faux témoignage et d'entrave à la justice. On m'a menacé d'arrestation si je remettais les pieds en Italie. Les choses sont allées plus loin encore pour Mario, puisqu'on l'a accusé d'être lui-même le Monstre de Florence.

Voici tout d'abord la première partie de l'histoire, telle que Spezi me l'a racontée.

PREMIÈRE PARTIE

L'HISTOIRE DE MARIO SPEZI

1

Au matin du 7 juin 1981, un beau soleil annonce une journée radieuse à Florence. Un dimanche calme sous un ciel d'azur, bercé par une légère brise qui apporte des collines avoisinantes un parfum de cyprès chauffés au soleil. Mario Spezi, installé à son bureau de *La Nazione* où il est reporter depuis quelques années, lit le journal en fumant une cigarette. Le chroniqueur judiciaire du journal, l'une des légendes de la rédaction qui a survécu à deux décennies d'enquêtes sur la Mafia, ne tarde pas à le rejoindre.

— J'ai un rancard ce matin, annonce-t-il en s'asseyant sur un coin du bureau. Jolie fille, mariée...

— À ton âge? s'étonne Spezi. Un dimanche à l'heure de la messe? Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort?

— Un peu fort? Mais enfin, Mario! Tu sais bien que je suis sicilien! s'exclame-t-il en se frappant la poitrine. Je viens du pays des dieux. En fait, j'espérais que tu pourrais me remplacer, faire un tour à la police au cas où il se passerait quelque chose. J'ai déjà fait la tournée par téléphone, on ne signale rien de spécial. Et puis, ajoute-t-il en prononçant une phrase que Spezi n'est pas près d'oublier, chacun sait qu'il ne se passe jamais rien à Florence le dimanche matin.

Mario se prosterne devant son collègue en lui prenant la main.

— Si c'est un ordre du Parrain, je m'empresse d'obéir. Laissez-moi vous baiser la main, don Rosario.

Spezi va traîner au journal jusqu'aux environs de midi. Cela fait des semaines que l'ambiance à la rédaction n'a pas été aussi morne. Peut-être ce sentiment d'abattement est-il pour quelque chose dans l'impression de malaise qui l'envahit brusquement, une sensation que connaissent tous les chroniqueurs judiciaires, hantés par l'idée de se faire coiffer au poteau par un confrère. Par acquit de conscience, Spezi rejoint sa Citroën et parcourt les quelques centaines de mètres qui le séparent des locaux de la police, un monastère désaffecté au cœur de la vieille ville dont les anciennes cellules monacales abritent désormais des bureaux. Spezi s'élanche dans l'escalier et se présente à la porte du chef de la brigade mobile.

Il comprend qu'il se passe quelque chose en entendant la voix rageuse de Maurizio Cimmino envahir le couloir.

Le chef de la brigade mobile, en bras de chemise derrière son bureau, de grandes auréoles de transpiration à hauteur des aisselles, est pendu au téléphone, le combiné coincé entre la joue et l'épaule. La radio de la police hurle dans son dos et plusieurs de ses hommes, rassemblés autour de lui, multiplient les jurons en dialecte.

Voyant la silhouette de Spezi apparaître dans l'encadrement de la porte, Cimmino s'emporte :

— Putain, Mario ! Déjà là ? Pas la peine de me casser les couilles, je sais juste qu'ils sont deux.

Spezi saisit la balle au bond en feignant de savoir de quoi il retourne.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de t'embêter plus longtemps. Je veux juste savoir où ils sont.

— Via dell'Arrigo. Mais ne me demande pas où ça se trouve. Quelque part du côté de Scandicci, je crois.

Spezi redescend l'escalier quatre à quatre et appelle son rédacteur en chef depuis la cabine publique du rez-de-chaussée. Par chance, Mario connaît très bien la Via dell'Arrigo, l'un de ses amis ayant la chance d'être le propriétaire de la Villa dell'Arrigo, une splendide propriété située tout au bout de la petite route de campagne du même nom.

— Dépêche-toi d'aller là-bas, lui recommande le rédacteur en chef. J'envoie un photographe.

Spezi remonte à toute vitesse les rues tortueuses et désertes de la vieille ville avant de prendre la direction des collines. Il est 13 heures et les Florentins, fraîchement sortis de la messe, s'apprêtent à s'adonner à l'un des rituels les plus sacrés d'Italie : le déjeuner dominical en famille. La Via dell'Arrigo part à l'assaut d'une colline escarpée, au milieu d'une longue suite de vignes et de vieilles oliveraies bordées de cyprès. Depuis les sommets boisés de Valicaia, on a une vue spectaculaire sur toute la ville, derrière laquelle se dresse l'impressionnante barrière des Apennins.

Spezi ne tarde pas à apercevoir la voiture de patrouille des carabinieri à côté de laquelle il gare sa Citroën. Tout a l'air calme : Cimmino et ses hommes ne sont pas encore là, pas plus que le médecin légiste. L'officier des carabinieri chargé de garder les lieux connaît bien Spezi et ne cherche pas à l'arrêter lorsque ce dernier passe en lui adressant un petit signe de tête. Le journaliste remonte le petit sentier à travers les oliviers jusqu'à un cyprès solitaire. C'est là qu'il découvre la scène du crime autour de laquelle aucun périmètre de sécurité n'a encore été installé.

L'image restera gravée à jamais dans sa mémoire. Un ciel bleu immaculé enveloppe la campagne toscane. Un peu plus loin, un château médiéval dresse sa silhouette en haut d'une crête, encadré de cyprès. À l'horizon, baignée dans une brume de chaleur, la façade ocre du Duomo domine Florence.

Une voiture solitaire est garée là. Le jeune garçon installé au volant donne l'impression de dormir, la tête contre la vitre de sa portière, les yeux fermés, les traits sereins. Seul un trou sombre au niveau de la tempe, à l'endroit précis où le carreau est étoilé, trahit la triste réalité.

Un sac à main en paille gît dans l'herbe, béant, comme si quelqu'un l'avait fouillé avant de s'en débarrasser.

Spezi se retourne en entendant un bruit de pas dans l'herbe et voit s'avancer l'officier des carabinieri.

— La femme ? lui demande Spezi.

D'un mouvement de tête, le flic lui désigne l'arrière de l'auto. Le corps de la fille se trouve à l'écart, au milieu des fleurs sauvages, au pied d'un talus. Elle a également été abattue d'une balle et repose sur le dos, entièrement nue à l'exception de la chaîne en or qu'elle porte autour du cou, coincée entre ses lèvres entrouvertes. Les yeux bleus de la morte sont grands ouverts et regardent Spezi d'un air étonné. Le tout forme un tableau artificiel. Il n'y a pas la moindre trace de lutte, mais ce ne n'est pas le plus étrange : toute la zone pubienne a entièrement disparu.

Spezi se retourne et remarque que le flic l'observe. Le carabinier a dû lire la question dans ses yeux car il fournit spontanément une explication :

— Des animaux sans doute, pendant la nuit... Le soleil aura fait le reste.

Spezi sort maladroitement une gauloise de son paquet et l'allume à l'ombre du cyprès. Tout en fumant en silence à quelques mètres des deux victimes, il tente de reconstituer dans sa tête le film des événements.

Les deux jeunes gens se sont manifestement fait surprendre pendant qu'ils faisaient l'amour dans la voiture ; peut-être sont-ils venus là après avoir passé la soirée à Disco Anastasia, une discothèque située au pied de la colline qui attire les jeunes du cru. (La police confirmera cette hypothèse par la suite.) Avec la nouvelle lune, l'assassin n'aura eu aucun mal à s'approcher discrètement dans l'obscurité. Il a très bien pu assister un temps à leurs ébats avant de les abattre au moment le moins risqué. Tout indique qu'il s'agit d'un crime facile et lâche. Qui d'autre qu'un lâche peut tuer deux personnes à bout portant dans l'espace confiné d'une voiture, à un moment où elles sont si vulnérables ?

Le garçon, tué le premier d'une balle qui a traversé la vitre de la voiture, ne s'est probablement rendu compte de rien. La jeune fille a connu un sort moins enviable car elle a eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Après l'avoir tuée, le meurtrier l'a traînée hors du véhicule jusqu'au talus

– ainsi que l’indiquent les traces relevées dans l’herbe par Spezi. L’endroit, particulièrement exposé, se trouve à côté d’un sentier parallèle à la route et il est visible d’un peu partout.

Spezi est interrompu dans ses réflexions par l’arrivée du commissaire Sandro Federico, accompagné du juge d’instruction Adolfo Izzo et des équipes de la police scientifique. Federico, un Romain de caractère affable, arbore en toute circonstance un air nonchalant et amusé. À l’inverse, Izzo, dont c’est le premier poste, fait preuve d’une grande nervosité. Il descend précipitamment de voiture et se rue sur Spezi.

— Que faites-vous là ? s’enquiert-il sur un ton courroucé.

— Mon travail.

— Je vous demanderai de quitter les lieux immédiatement. Vous n’avez rien à faire ici.

— D’accord, d’accord...

De toute façon, Spezi a vu ce qu’il voulait voir. Il range son calepin et son stylo, et regagne aussitôt les locaux de la police où il croise, dans le couloir menant au bureau de Cimmino, un agent qu’il connaît bien. Les deux hommes ont déjà échangé de menus services. L’agent sort une photo de sa poche et la lui tend.

— Ça t’intéresse ?

Le cliché représente les deux victimes, enlacées sur un muret de pierre.

Spezi prend la photo sans se faire prier.

— Le temps d’en faire une copie et je te la rapporte cet après-midi.

Quelques instants plus tard, Cimmino renseigne Spezi sur l’identité des victimes. Carmela De Nuccio, âgée de vingt et un ans, travaillait pour la maison Gucci à Florence. Quant au garçon, Giovanni Foggi, trente ans, il était employé par la compagnie d’électricité. Les deux jeunes gens allaient se marier. Leurs corps ont été retrouvés à 10 h 30 ce matin-là par un policier de repos qui se promenait. Le crime, commis peu avant minuit, a eu un semblant de témoin. L’agriculteur

dont la ferme se trouve de l'autre côté de la route a entendu « Imagine », la chanson de John Lennon, s'échapper de la voiture garée en plein champ et, soudain, la musique s'est arrêtée. À ce détail près, il n'a rien entendu, pas même les coups de feu tirés par un pistolet de calibre .22, à en juger par les douilles Winchester de série H retrouvées sur place. Cimmino précise à Spezi que les victimes ne sont pas connues des services de police et qu'elles n'ont pas d'ennemis, à l'exception du garçon que Carmela a quitté lorsqu'elle est tombée amoureuse de Giovanni.

— C'est effrayant, remarque Spezi. Je n'ai jamais vu ça par ici... Sans parler des mutilations animales...

— Quelles mutilations animales? l'interrompt Cimmino.

— Les traces laissées par les animaux pendant la nuit... Cette boucherie entre les jambes de la fille.

Cimmino le regarde avec des yeux ronds.

— Les animaux? Mon cul, oui! C'est le meurtrier qui a fait ça.

Spezi sent ses intestins se liquéfier.

— Le meurtrier? Tu veux dire qu'il s'est acharné sur elle avec un couteau?

— Non, réplique froidement l'inspecteur Cimmino, imperméable à l'horreur de la situation. Il ne s'est pas acharné sur elle. Il lui a découpé le vagin et l'a emporté.

Spezi ne comprend pas tout de suite.

— Il a emporté son vagin? Mais où? demande-t-il avant de s'apercevoir de l'ineptie de sa question.

— On ne l'a pas retrouvé. Il l'aura emporté avec lui.